

Samedi 7 mai 2016,  
Bretagne.

Cher François Peduzzi,

Cette fois-ci il ne faudra vous en prendre qu'à vous en découvrant cette lettre dans votre courrier; car j'ai cru me reconnaître, à la page 6 du village d'avril, et je me sens tenue d'obtempérer à votre « que cette dame continue à nous écrire ». Et voilà !

Tous le savez sans doute, on ramène souvent les choses à soi. Il n'est guère de visites dans des musées où l'on n'entende de drôles de commentaires du type : « Je n'en voudrais pas chez moi, c'est sinistre, et puis de toute façon ça serait trop grand pour mon mur » (devant, par exemple, Guernica, ou Le Radeau de la Méduse); ou bien au contraire : « Ce serait bien dans mon salon, c'est exactement le style » (face à la Joconde, ou à des nymphéas de Monet). Eh bien, toutes proportions garées, j'ai eu ce même sentiment que vous avez écrit le village n° 177 pour moi personnellement, juste à cause des deux brevets de la page 6. Soit, après mesure au double décimètre et calcul à l'ancienne, quelque chose comme 0,5% de la surface totale du village. Vanité des vanités ! Une vanité de paon, qui fait que je réponds à votre invitation, vous le constatez en lisant ces lignes...

Revenons, si j'ai pu me reconnaître dans « la spectatrice », j'avoue être restée perplexe sur « cette dame ». Bien sûr je ne saurais nier que je présente un certain nombre des caractéristiques d'une dame, de mon identité féminine à mes cheveux blanchis et aux divers affaissements, ridements, épaississements, qui étaient mon

sexagénaire bien avancé aux yeux de tous (oui, car une dame, ce n'est pas seulement une femme, c'est aussi une personne d'un certain âge, et on n'imagine pas une "dame" de vingt-deux ans, par exemple). Une dame, donc, mais dans le fond, au-delà de moi, je suis restée la fillette, la jeune fille, la jeune femme que j'ai été. C'est justement dans le fond que non, effectivement, vous ne pouvez pas le voir... Et puis il y a dans une dame une respectabilité, une dignité, une conformité qui flirte avec un soupçon de conformisme, que je crois absentes de moi, du moins je l'espère.

Enfants, mes sœurs et moi avons passé des heures délicieuses à marcher bruyamment sur le marbre du vestibule avec les merveilleuses, les désirables chaussures à talon de notre mère. Jeune adulte, j'ai porté à mon tour des chaussures à talon haut, jusque et y compris pour visiter Naxos ou l'Acropole d'Athènes avec mes élèves, ou pour manifester contre l'installation de la centrale nucléaire de Gravelines aux côtés de manifestants en jeans. On réalisait la petite-fille frêle que j'ai été se révélait dame, l'adulte que j'aurais devenue a rapidement dû se renoncer à l'évidence de son incapacité à l'être vraiment. Adulte, oui, je le crois. Dame, non : aujourd'hui, j'ai fait de nécessité vertu, j'ai abandonné les chaussures de dame ; je ne suis sans doute pas habillée comme une dame, je ne mène pas une vie de dame. Et puis j'ai des ongles perpétuellement noirs, parce que depuis toujours - mon toujours à moi - je mets les mains dans la belle terre grasse de mon jardin. Et puis, et puis... Et puis aucune de mes amies lectrices de *Sillage* ne m'a reconnue sous cette allure. Et enfin ce que mon prof de philo qualifiait d'arguments terrassants : sur la page 3 de ce *Sillage*, vous voyez la jeune et brillante Victoria Delarozier ? Vous voyez ses jeans et

(2)

et jolies chaussures rouges ? Eh bien, j'ai les mêmes. C'est bête.

bonheur, j'ai fini mon coming out : pour tout vous dire, je suis une dame ratée. Du coup, je serais bien en peine pour me désigner.

Prof, ce serait bien. Prof jusqu'au bout des ongles, mes ongles toutes sales. « Prof un jour, prof toujours », c'est un proverbe. D'accord, personne ne le connaît, puisque c'est moi qui l'ai inventé à mon propre usage. J'ai un savon de prof, une élocution de prof, une autorité de prof, une mentalité de prof, et, malencontreusement, j'ai un air de prof. Et preuve ? Il y a quelques décennies (c'était au millénaire précédent) je passais à pied dans une rue que je n'avais jamais empruntée. C'était à une époque où on voyait souvent des enfants jouer dans la rue : une petite fille y faisait du vélo avec son petit frère. Je passais donc, elle m'a vu, et dit à son petit frère, qui ne me connaissait pas plus qu'elle : « Bonjour à la maîtresse ».

Pour autant, je vous fais gré de votre délicatesse : vous avez choisi les mots dououreux qui affectionnent les journalistes, le genre « le sexagénaire » (ils se renseignent avant d'écrire leur article pour savoir si c'est vraiment sexe et pas septuagénaire), ou le cruellement gentil « une mamie de soixante-dix ans ». Allez donc leur reprocher, assassinée par ces mots, d'avoir menti ! D'autant que mon miroir et un soupçon d'introspection réaliste me le confirment chaque jour : à partir d'un certain âge, tout tombe : cheveux, dents, gencives, chairs, pour ne rien dire de certains de nos lieux organiques intimes, du niveau de nos préoccupations, de nos rêves, de nos illusions, et moult autres : en somme, la pisse généralisée. Comme l'écrivait le vieux Séneque, alors arrivé toutplement au même âge que moi, à sa jeune disciple Hésiode, « de tous côtés

J'aperçois des signes inévitables de ma vieillesse. J'étais allé faire ma maison de campagne des environs de Rome et je me plaignais de ce que [...] le bâtiment menace de s'effondrer. Non seulement m'affirme [...] que c'est la maison qui est vétuste : cette maison a grandi entre mes mains. Qui adviendrait-il de moi si les pierres qui ont mon âge sont à ce point effritées ? Joli, n'est-ce pas ? Partager avec vous le débat de celle longue lettre que Sénèque adresse à hecatius sur la Vieillesse, ce m'est un moyen de continuer l'exploration mon 0,5<sup>e</sup>, de part de L'âge, pour m'arrêter cette fois au mot d'"érudition", et vous transmettre un peu à ce propos. Car si j'ai abandonné depuis longtemps les chateaux de dame, j'ai poursuivi, et réalisée, celle autre aventure née de mon enfance, enseigner, et plus précisément enseigner les lettres classiques - dire, communiquer, partager mon émerveillement et ma petite familiarité du domaine que j'connais le moins mal. Mais rondelet, là, je ris. Il ne souligne quand même que l'érudition telle que vous l'envisagez, c'est juste une culture de l'autre que l'on n'a pas soi-même. Pour le dire autrement, c'est peut-être bien le moins qui après plus d'un demi siècle de familiarité, toujours approfondie, avec le latin et le grec - ou les halles et les fous - j'en ai incorporé un peu plus que tous ceux qui ne sont pas profs de lettres classiques. Votre érudition à vous, elle doit tourner autour du spectacle, du théâtre, de la danse, du cirque, de la chanson..., et écraser nos minces savoirs en ces domaines.

Mais quittons mes zéroorigulecinq pour cent pour les brevets que vous consacrez à Hubert Félix Thiéfaine. Par autant je ne me quitte pas moi-même, en vertu du syndrome Guernica-la Joconde chez moi que j'mentionne au plus haut (ou conformément à celle petite histoire humoristique que il y a bien longtemps ; sait maintenant si nous parlons de vous ? Comment trouvez-vous ma nouvelle robe ?)

Vous évoquez en effet le sentiment de malaise de Thiéfaine sous la salle où il a donné son concert. De cette sensation ressentie en moi.

Je vous ai un jour écrit que, pour moi, le Channel est quand même et pour toujours l'abattoir dont mon père était le directeur sous mon enfance - mon tout jeune père emporté par la mort à 35 ans... .

Chaque jour mes sœurs et moi faisions sous la corn devant son bureau avant de rentrer chez nous. Et même si nous ne voyions ou n'entendions à peu près rien de ce qui s'y déroulait, aujourd'hui encore le béton froid, l'hygiénisme des façences murales, la puissance des rails et armatures de métal, le fonctionnement dénué de tout souci esthétique, tout pour moi dit, ~~dit~~ autant qu'il le cache, la muette douleur, l'angoisse ultime des victimes animales.

Aujourd'hui, presque 60 ans plus tard, je revois une des rares personnes encore vivantes - avec mes sœurs - à avoir connu l'abattoir en activité.

Ce qui soutient le sentiment de Hubert Félix Thiéfaine et le mien, ce qui les distingue, c'est la question majeure de la mémoire. Si une mémoire de ce qui s'y est joué (« joué », comme et pas comme on joue des spectacles au Channel) soit attachée aux lieux du Channel, en ce qui me concerne c'est une mémoire simple, directement attaché à moi, à mon "réel" comme on dit, rien de bien surprenant. Mais pour ce qui est de Hubert Félix Thiéfaine, c'est une autre question, la vraie question : les lieux sont-ils neutres, ou quelque chose de ce qui s'y est déroulé est-il à jamais imprégné en eux ? Si bien le monde bénit-til d'une virginité perpétuellement nouvelle ? La mémoire est-elle en nous ou hors de nous ? Et nous, en sommes-nous réceptacles ou moteurs ? Le théâtre, par exemple (le spectacle, l'art en général) ne pose pas une autre question, ou du moins pose fondamentalement

celle question, une question tentaculaire - non, allez, je vous épargne mes réflexions banales sur le sujet (et pourtant, j'aurais pu...)

Allez, je vais essayer de gagner tout doucement le terme de cette lettre. Une petite pause au bout d'ici si l'éloge, néanmoins :

je lis midi à ma porte, et vous exigez comme une question à moi posé - et même une triple question, ouh la chance ! Le Gui grandit encore là où il est né ? réponse : moi - « Qui habite là où il a grandi ? » réponse : moi - mes ongles de femme naissent noirs de la même terre que quand j'étais enfant, les mêmes arbres tutélaires autour de moi - « Qui vit là où vivent ses ancêtres ? » réponse : moi. Je vis là où ma mère a vécu toute sa vie, dans celle maison, ce jardin, qu'elle avait reçus de ses parents, créés par ses grands-parents vers 1870... Je n'ai jamais changé d'adresse de ma vie, celle même adresse qui fut celle de ma mère...

Pendant deux Thuirfaine, il y a quelques jours, dire à France Inter, pour commenter son parcours de vie : « je suis allé à Paris, parce que c'était là que ça se passait ». Voyez, en ce qui me concerne, pas de parcours ! J'ai tout trouvé ici. Vous souvenez-vous d'Antoinette Marlet ? l'auteur, aujourd'hui quelque peu oubliée (qui écrit, le survit) de « Régie la charrette », elle avait expliqué, à propos des aphorismes me semble-t-il, que son père n'avait jamais voulu bouger de son village (enfin, je ne suis plus sûre du détail, mais de la conclusion, si), et qu'à ceux qui lui objectaient que « l'école, c'est bien », il répondait : « Mais c'est loin... de quoi ? » Voilà, je me reconnaissais bien dans cette réponse ; elle, elle est bien dans le style de mon salon, je pourrais l'accrocher sur mon mur, elle est à ta taille.

En somme, si vous avez été un bon journaliste littéraire, vous auriez aussi pu m'appeler « la Bourguignonne d'origine »...

(1)

Je ne voudrais pas avoir fait le tour du 1<sup>er</sup> Mai d'avril sans m'arrêter à la piquante dernière brève concernant Hong Na, dont la venue est attribuée à l'Office de tourisme de Calais. Comme vous dites, « amusant, non ? ». Un comique confirmé dans un tout récent billet littoral, où Pascal Pestre - notre ami Pascal Pestre - mentionne magnaniment que la municipalité de Calais fait venir le cheval-dragon avec l'aide du Channel. Pour ne rien dire de Balacha Bouchart rêvant sur un front de mer valorisé par le talent de François Delarozière : l'ami personnel de l'une et l'autre, sans doute ...

Oh bien, dites donc, 4 feuillets, 8 pages brûlées, pour quelques-unes à peu près n'envoyez plus qu'un seul exemplaire de S. Claye ! Vous nous rendez compte, si vous avez continué de m'en envoyer deux, vous auriez reçu seize pages ... Vous l'avez échappé belle !

Bonheur, je m'en veux pas d'avoir été si longue : c'est tellement gratifiant d'écrire à un lecteur bienveillant et indulgent. Et maintenant que nous sommes rendus à la fin de celle-là, si nous parlions enfin un peu de moi ? Oui, finalement, le seul vrai point important de ces quelques feuillets, c'est cette question que je voulais vous poser : à ce jour, comment allez-vous, cher François Pestuzzo ?

Bien amicalement à vous,

Catherine Dre

